



Alice de Chambrier

POÉSIE

ÉLOGE DE LAMARTINE

1878-1883

édité par la bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

POÉSIE	5
J'AURAI VINGT ANS DEMAIN	5
L'AMAZONE.....	7
SÉRÉNADE.....	16
LA TRAVERSÉE	18
ÉVOLUTIONS.....	24
L'ATLANTIDE	28
ÉPISODE (SOUS LA TERREUR)	30
LA NUIT DU DÉSERT Poème en VI chants.....	32
Soir au Désert Prologue	32
Chant I La Nuit du Désert	34
Chant II Les quatre Ombres.....	37
Chant III La cinquième Ombre	39
Chant IV Le récit des quatre Ombres.....	42
Chant V Le récit de la cinquième Ombre	46
Chant VI Le Jugement	54
L'ABANDONNÉ.....	56
RUINES	68
HEYDA.....	71
ADIEUX DE SOCRATE À PLATON	75
ÉLOGE DE LAMARTINE.....	76
Poème en un prologue et VI chants.....	76

Prologue	77
Chant I.....	78
Chant II	81
Chant III.....	82
Chant IV	84
Chant V.....	86
Chant VI et dernier.....	90
Ce livre numérique	94



POÉSIE

J'AURAI VINGT ANS DEMAIN

J'aurai vingt ans demain ! Faut-il pleurer ou
rire ?

Saluer l'avenir, regretter le passé,
Et tourner le feuillet du livre qu'il faut lire,
Qu'il intéresse ou non, qu'on aime ou soit lassé ?

Vingt ans, ce sont les fleurs toutes fraîches
écloses,
Les lilas parfumés dans les feuillages verts,
Les marguerites d'or et les boutons de roses
Que le printemps qui fuit laisse tout
entr'ouverts...

Mais c'est aussi parfois l'instant plein de
tristesses
Où l'homme, regrettant les jours évanouis,
Au seuil de l'inconnu tout rempli de promesses
Sent des larmes au fond de ses yeux éblouis !

Pareil au jeune oiseau qui doute de son aile
Et n'ose s'élancer hors du nid suspendu,
Il hésite devant cette route nouvelle
Qui s'ouvre devant lui pleine d'inattendu.

L'œil a beau ne rien voir de triste sur la route ;
Malgré le gai soleil, les oiseaux et les fleurs,
Le cœur parfois frissonne et dans le calme
écoute
Une lointaine voix qui parle de malheur.

L'AMAZONE

C'est le soir, la nuit vient ; encore une heure à
peine

Et le bois assombri sera silencieux.

Les oiseaux vont se taire, et seul un grand
phalène

Passé en tourbillonnant d'un vol capricieux.

Pourtant un bruit de pas dans le lointain
résonne,

Se rapprochant toujours, et bientôt apparaît

Sur un palefroi blanc une svelte Amazone

Semblant chercher sa route à travers la forêt.

La jeune femme est pâle et toute soucieuse ;

Sans doute elle est fort lasse et voudrait arriver

Hors de la forêt sombre et trop mystérieuse ;

Elle en cherche le bord sans pouvoir le trouver.

Les grands arbres au tronc tout revêtu de lierre
Se succèdent sans fin et toujours plus serrés ;
Ils ne tamisent plus qu'une vague lumière
Qui se perd indécise au milieu des fourrés.

L'Amazone inquiète arrêta sa monture,
Elle écoute : partout le calme de la nuit ;
Sauf un oiseau de proie en quête de pâture
Et qui vole en criant, on n'entend aucun bruit.

Que faire ? à quel parti s'arrêter ? L'ombre
augmente ;

Rester, c'est provoquer les hôtes dangereux
Qui s'éveillent la nuit dans la forêt dormante
Et portent au hasard leur pas aventureux.

À chaque instant, hélas ! du fond de la chênaie
Peut surgir affamé soit un ours soit un loup,
Et pour le repousser la belle infortunée
N'a qu'un léger poignard, mignon comme un
bijou.

À peine il suffira pour percer la fourrure
De l'ours enveloppé dans son manteau royal,
Et qui, mis en fureur par cette égratignure,
Aura bientôt raison d'elle et de son cheval.

Au cou de celui-ci son bras lâche la bride,
Et, rêveuse, en ses mains elle cache son front :
Faut-il continuer cette course sans guide
En risquant de tourner sans cesse dans un
rond ?

Ou bien au même endroit demeurer pour
attendre

Un secours que le ciel peut encore envoyer ?
Peut-être en appelant, quelqu'un pourrait
l'entendre...

C'est son dernier espoir, il lui faut essayer.

Et sous le dôme noir où l'ombre croît sans cesse,
Chacun de ses appels monte faible et perdu :
Est-ce une illusion de son cœur en détresse ?
Tout là-bas dans la nuit, quelqu'un a répondu !

Non, ce n'est point un rêve, et le cri se répète ;
Une, deux fois, trois fois, plus fort à chaque
instant.

Mais soudain le cheval hennit, dresse la tête,
Et frémissant de peur se cabre, haletant.

Et l'on entend un bruit de branches que l'on
brise,
Des pas traînants et lourds, puis un long
grognement ;
L'Amazone a repris les guides, indécise...
Il faudrait fuir bien vite, oui ! mais où ? mais
comment ?

L'étranger dont la voix lui rendit l'espérance
Arrivera trop tard ou bien s'est éloigné,
Car un ours affamé dresse sa tête immense
Devant le beau cheval qui tremble, fasciné.

Rapide, l'inconnue a quitté sa monture
Et la force à rester entre elle et l'assaillant.
Le ciel dans la forêt découpe une échancrure
Où la lune a glissé son disque scintillant.

L'Amazone s'appuie au tronc noir d'un vieil
arbre,
Les rênes d'une main, dans l'autre le poignard.
Son beau visage a pris une pâleur de marbre,
Un feu sombre et farouche anime son regard.

Elle doit à la mort vouer l'ami fidèle,
Le cheval favori, le plus aimé de tous.
Rien ne peut le sauver : il va tomber pour elle,
L'intelligent coursier si rapide et si doux.

Mais soudain l'ours s'arrête ; il l'a vue adossée
Toute pâle au vieux tronc, sans faire un
mouvement,
Incapable de fuir plus loin, embarrassée
Au milieu des plis lourds de son long vêtement.

Le fauve carnassier de sa patte velue
Écarte le jeune cheval qui pousse un cri d'effroi,
Puis vers la jeune fille altière et résolue
Dandinant son gros corps il s'avance tout droit.

Il reste à l'inconnue une chance dernière :
C'est d'enfoncer d'un coup sa lance au cœur de
l'ours ;
C'est un effort suprême, et la seule manière,
Bien incertaine, hélas ! de conserver ses jours.

Le terrible animal devant elle se dresse,
Ouvrant ses bras puissants comme pour
l'embrasser,
Mais avec un cri sourd tout à coup il s'affaisse :
Serait-ce le poignard qui vient de le percer ?

Non, une main plus sûre a renversé le fauve,
Et l'Amazone au fond de l'obscur forêt
Cherche des yeux l'archer dont l'adresse la
sauve,
Quand bientôt devant elle un inconnu paraît.

De sa main gauche encore il tient son arbalète,
De l'autre un coutelas qu'il rentre en son étui ;
Un chapeau déchiré couvre sa belle tête,
Un immense chien noir tout hérissé le suit.

Devant la jeune femme il s'incline avec grâce,
Ôte son couvre-chef et dit en souriant :
« Pour vous servir encore, que faut-il que je
fasse ?
Vous me voyez tout prêt, ordonnez seulement ! »

« Sire étranger, merci ! sans vous, j'étais
perdue ;
Sur mon front je sentais déjà le souffle ardent
De cette horrible bête à mes pieds étendue,
Et je ne pouvais fuir ni faire un mouvement.

Je ne sais point comment je me suis égarée
Dans ce bois dangereux où je n'entre jamais ;
Par un rêve absorbant sans nul doute enivrée,
J'ai laissé mon cheval suivre sa route en paix.

Et lorsque j'ai voulu, tout à coup réveillée,
Lui faire rebrousser chemin, j'ai reconnu
Qu'il ne se trouvait plus sous l'épaisse feuillée
Ni chemin ni sentier : j'étais dans l'inconnu !

Mais j'ai hâte, Messire, à cette heure tardive
De gagner Cracovie où sans doute on m'attend ;
Les miens doivent avoir une crainte bien vive,
Car jamais dans la nuit je ne m'attarde autant ».

Et s'aidant d'un vieux tronc brisé par quelque
orage,

Elle se mit en selle, et son beau conducteur
Saisit la bride en main et fraya le passage
Au destrier encore tout frémissant de peur.

Ils marchèrent longtemps d'une rapide allure,
L'un de l'autre occupés sans même le savoir,
Et lui, tout en feignant de guider la monture,
La voyait dans son cœur comme dans un miroir.

Elle admirait tout bas sa gracieuse aisance
Et le soin qu'il prenait de la conduire bien.
Certes ! il lui montrait beaucoup de
complaisance,
Ce charmant inconnu qui ne redoutait rien.

Le bois devant leurs pas se déroule sans trêve ;
Chaque instant, dirait-on, les éloigne du but.
Enfin devant leurs yeux comme à travers un rêve
Se dresse Cracovie ; ils touchent au salut.

Mais un tumulte affreux s'élevait dans les rues ;
Le tocsin résonnait, mêlant ses appels sourds
Aux accents répétés des foules accourues,
Et dont le nombre allait en s'augmentant
 toujours.

Lancés au grand galop à travers la campagne,
Des cavaliers passaient en jetant de longs cris ;
L'inconnu se tourna vers sa belle compagne :
« Pourquoi donc tout ce bruit ? » demanda-t-il
 surpris.

L'Amazone sourit : « On me cherche, dit-elle,
Laissez-moi vite aller ! » L'étranger s'arrêta :
« On ne pourrait chercher de la sorte que celle
Dont le peuple est l'esclave : ah ! vous êtes
 Wanda ».

« Oui, Messire étranger, je suis Wanda la reine
Qui sans vous périssait seule au milieu des bois ;
Mais je dois vous quitter ; le temps presse et
m'entraîne.

Venez quérir demain le prix de vos exploits.

Et si de mon palais on vous barrait l'entrée,
Présentez ce poignard que je vous prête ici.
Il ouvre chaque porte et sa vue est sacrée,
Et maintenant, adieu ! beau seigneur, et merci ».

Il la vit s'éloigner, rapide et gracieuse,
Du geste et de la voix enlevant son cheval ;
Un long appel sortit de la foule anxieuse :
Elle avait reconnu le palefroi royal.

Puis il vit le cœur plein d'une douleur muette
Le peuple en un élan qu'on n'eût pu retenir
S'agenouiller devant la haute silhouette
De la reine à cheval qui semblait le bénir.

SÉRÉNADE

S'il vous fallait un cœur, mignonne,
Un cœur pour vous aimer beaucoup,
Le mien n'appartient à personne,
Il vous aime par dessus tout.

S'il vous fallait un cœur, mignonne,
Un cœur à vous, tout entier
Le mien n'appartient à personne
Un mot de vous peut le lier.

S'il vous fallait un cœur, mignonne,
Un cœur pour vous en amuser
Le mien n'appartient à personne
Il est à vous pour un baiser.

S'il vous fallait un cœur, mignonne,
Un cœur pour après l'oublier
Le mien n'appartient à personne
Vous pouvez le mystifier.

Mais pourtant, sachez-le, mignonne,
Si ce cœur était méprisé
Il ne croirait plus en personne
Car du coup vous l'auriez brisé.

LA TRAVERSÉE

Le brick, un fin voilier, fuyait sur l'Océan.
L'air était pur et bleu, le flot clair et riant ;
Un souffle bien égal venait gonfler les voiles
Qu'on eût prises de loin pour de blanches étoiles.
Les mousses, tout joyeux, chantaient dans les
huniers

En regardant la mer qui roulait à leurs pieds¹.
Et tous les passagers, le cœur plein d'espérance,
Pensaient toucher bientôt le rivage de France,
Lorsqu'une rumeur vague éclata sous le pont.
Un homme avec du sang, sur les mains, sur le
front,

Les habits déchirés, se démène avec rage ;
Et tous les vieux gabiers dans un plaisir sauvage,
Pour l'exciter encore, s'assemblent à l'entour.
C'est un pauvre idiot, faible, muet et sourd,
Fils de cultivateurs qu'une espérance vaine

¹ Narguant de ces hauteurs les matelots grossiers. (écriture initiale).

Avait fait émigrer sur la terre lointaine,
Mais qui n'ont rencontré dans ce monde nouveau
Que souffrance et misère ; ils y sont morts bientôt.
L'infirmes est resté seul, sans aide, sans fortune,
Sans soutien, sans amis ; en France, en sa
Commune,

Il lui demeure bien encore quelques parents
Qui, touchés du malheur profond des émigrants,
Recevraient volontiers le fou dans leur ménage ;
Mais ils n'ont pas de quoi lui payer le voyage.
Enfin un capitaine ayant pitié de lui,
L'accepta sur son brick pour un prix fort réduit.
Mais toujours occupé du soin de son navire,
Il ne s'aperçoit pas que l'innocent fait rire,
Que tous les matelots l'agacent à l'envi
Et que le malheureux, tourmenté, poursuivi,
Devient morne et chagrin, prend un air de
menace ;

Plus il cherche la paix et plus on le pourchasse !
On le frappe et l'on rit de ses cris de douleurs ;
On rit, lorsque ses yeux se remplissent de pleurs ;
On rit encore plus fort, s'il cherche à se défendre.
Il ne se plaindra pas : nul ne peut le comprendre,
Et ces hommes cruels poursuivent tous leur jeu.
Soudain, comme le fou se dresse, l'œil en feu,
Son visage empourpré couvert de grosses larmes,

Cherchant autour de lui quelques secours, des
armes

Pour se précipiter sur ses lâches bourreaux,
Tandis qu'il se répand en longs cris gutturaux
Qui ne font qu'exciter un rire lourd et bête,
Une enfant pâle et blonde à la rêveuse tête
Arrive près du groupe : elle est très jeune encore,
Ses longs cheveux tressés ont la couleur de l'or.
Un rayon de colère anime sa prunelle :
« Oh ! comme ils sont méchants, qu'ils sont
lâches ! » dit-elle,

Et courant au pauvre être, elle lui prit la main.
Tous s'étaient écartés pour lui faire un chemin
Et se sentaient honteux comme devant un ange,
Échappé du ciel bleu pour visiter leur fange.
Comme le chien qui suit le bras qui le défend,
Le misérable fou se pressait vers l'enfant ;
Et plusieurs la voyant si courageuse et pure,
Passèrent lentement avec un sourd murmure,
Leur manche sur leur joue, et se dirent tout bas
Qu'ils possédaient aussi dans leur pays, là-bas,
Des chérubins aimés aux chevelures blondes,
Avec des yeux d'azur pleins de lueurs profondes,
Qui parlaient d'espérance, et de joie et de paix ;
Qu'ils les avaient quittés, peut-être pour jamais.
Pendant ce temps, le fou, sans encore
comprendre,

Attendait, ne sachant quelle attitude prendre.
Il vit les fronts meilleurs et les regards plus doux,
Et devant la petite il se mit à genoux.
Un rayon s'alluma dans sa prunelle éteinte,
Et lui tendant les mains dans une extase sainte,
Suspendu tout entier à ce pur regard bleu,
Il sembla l'adorer comme on adore Dieu.

Au soir les passagers se reposaient tranquilles.
Le brick rapidement fendait les flots mobiles,
Lorsqu'un appel sinistre et bientôt répété
S'éleva tout à coup parmi l'obscurité.
Puis le long du navire où clapotaient les lames,
On vit soudain briller deux grands serpents de
flammes ;
Avec un craquement terrifiant et sourd,
Du vaisseau qui tressaille ils achèvent le tour,
Et sur ce mouvement qui s'augmente sans cesse
Descend noire et pesante une fumée épaisse.
Indescriptible horreur d'un incendie en mer !
Le ciel morne dessus, dessous le gouffre amer ;
Entre-deux, pour salut, une fragile planche
Que la flamme consume et que la vague penche.
Rien pour se retenir, tout manque sous le pied ;
Le feu va lécher l'onde, et l'onde, le brasier.
C'est la mort, spectre affreux, qui de sa voix
terrible

Dit aux infortunés : « Échapper ? – Impossible ».
Les passagers se sont rendus sur le tillac ;
Toute l'eau répandue y forme un vaste lac
Bouillonnant sous l'effet de la chaleur intense ;
L'air rempli de fumée et d'une vapeur dense
Empêche qu'on agisse et trouble tous les yeux.
Sans plus tarder il faut s'éloigner de ces lieux.
Il existe un moyen : le brick a trois chaloupes.
C'est là que la terreur entraîne tous les groupes.
On s'entasse dedans à les faire enfoncer,
Tous n'ont plus qu'un désir, n'ont plus qu'un seul
penser :
Échapper au trépas ! – Comment ? – Peu leur
importe !
L'homme est un insensé, lorsque la peur
l'emporte.
Et tous, les fronts crispés, nus-tête, échevelés,
Aux embarcations arrivent affolés.
Les trois canots sont pleins sauf une seule place,
Lorsqu'un cri de douleur s'élève dans l'espace ;
Puis une femme en pleurs se soulève à demi :
Elle veut revenir en arrière. Un ami
La retient avec peine ; elle prie, elle implore,
Sa fille a disparu ; l'enfant tenait encore
Sa main, lorsqu'on lui fit abandonner le pont,
Elle veut la chercher... Nulle voix ne répond.
Et malgré ses sanglots et ses transports sauvages,

De l'embarcation on coupe les cordages,
Lorsqu'apparaît soudain, sur le bord du vaisseau,
Un homme. Dans ses bras il tient, léger fardeau,
Une enfant qu'on croirait doucement endormie.
Cet homme est l'idiot, l'enfant c'est son amie ;
Il vient de la trouver, presque morte de peur
Sur le pont plein d'une âcre et pesante vapeur.
Il glisse maintenant le long du bastingage
Avec l'agilité d'un animal sauvage ;
Il atteint la chaloupe et veut y pénétrer.
Mais il n'est qu'une place : Un des deux peut
 entrer,
L'autre... Le fou s'arrête un instant et regarde
Le canot que remplit une foule hagarde,
Puis la mer où le feu trace un reflet changeant.
Il a compris, il sait, sublime intelligent,
Que lui doit succomber afin que l'enfant vive...
Et d'un mouvement brusque, il la pose craintive,
À la place qui reste... Il est temps : le bateau
S'ébranle, et dans la nuit se dérobe bientôt,
Tandis que l'idiot, avec ses grands yeux mornes,
Semblait le suivre encore sur les ondes sans
 bornes.
Puis regardant le ciel paré d'un reflet clair,
Il eut un grand sourire et glissa dans la mer.

Bevaix, 2 septembre 1881.

ÉVOLUTIONS

Où sont-ils disparus, les Peuples innombrables,
Autrefois échappés des gouffres du néant.
Pareils aux légions dévorées par les sables
Que la vague dépose au bord de l'Océan ?

Un jour, ils sont venus en conquérants superbes,
Ils ont soumis le globe, ils ont régné sur lui ;
Puis un seul coup de faux qui tranchait le champ
d'herbes
Les a plongés soudain dans l'éternelle nuit.

On a vu s'écrouler, leurs pouvoirs séculaires,
Babylone, Ninive, et Thèbes et Memphis ;
Ces cités n'ont laissé que débris éphémères,
Témoins inanimés, argile enseveli.

Dans ces lieux aujourd'hui, vastes déserts stériles,
S'étaient les splendeurs d'un luxe raffiné.
Et le peuple joyeux qui remplissait les villes
À l'immortalité se croyait destiné.

Il n'a fallu qu'un jour et peut-être qu'une heure
Pour renverser leurs murs, leurs temples et leurs
dieux,
Pour faire des palais somptueux la demeure
Des serpents du désert et des oiseaux des cieux.

D'autres ont succédé, rescapés des naufrages ;
D'autres ont recueilli leurs vestiges divers.
Ruines disséminées sur l'Océan des âges,
Épaves d'un vaisseau gisant au fond des mers.

Alors, Art et Science ont entr'ouvert leurs ailes
Comme un aigle superbe au vol capricieux ;
Ils se sont envolés dans des contrées nouvelles
Pour y refaire un nid sous l'éclat d'autres cieux.

Ce fut d'abord l'Asie où l'histoire du monde
Naît sous les verts bosquets de la terre d'Éden,
L'Asie, astre éclatant perçant la nuit profonde
Tel le soleil levant dans l'ombre du matin.

Avec elle l'Afrique et la fertile Égypte
Où le Nil apparaît comme un dieu bienfaisant,
Thèbes et sa nécropole énorme, sombre crypte
D'où les morts assemblés regardaient le présent.

Ils choisirent après, l'Europe, l'Italie,
Ce pays mollement bercé par les flots bleus,
Où, dans le vague écho d'une plainte affaiblie,
L'onde vient expirer sur le sable onduleux.

L'Italie, où semblable à quelque pierre fine
Enchâssée au milieu d'un écrin précieux,
Rome, que soutenait la volonté divine,
Des peuples étonnés éblouissait les yeux.

Elle-même à son tour fut prise et renversée ;
Elle a vu se ternir sa gloire et sa splendeur ;
Ce qu'il reste en ce jour de sa beauté passée
N'est qu'un lointain reflet de sa vieille grandeur.

Puis ce fut tout le Nord de l'Europe ignorée
Qui devint le séjour du savoir et des arts ;
C'est elle maintenant la première contrée,
Et les hommes sur elle attachent leurs regards.

Jusqu'à quand ? – Nul ne sait. Il est un Nouveau
Monde

Au-delà des grands flots qui s'accroît jour par
jour ;

Sa frontière est immense et sa terre est féconde,
L'Amérique, peut-être, aura demain son tour.

Puis elle passera. – Quelle terre lointaine
Recevra le dépôt par d'autres égaré ?
Dans quelle région, chez quelle race humaine
Luiront encor les feux de ce flambeau sacré ?

Oui ! dans quelque mille ans, dans moins
longtemps peut-être,
Où seront nos palais, nos empires, nos lois ? –
Le Temps, ce niveleur farouche, ce grand maître,
Aura tout transformé pour la centième fois.

Et nos belles cités dont nous nous faisons gloire,
Où devaient à toujours se succéder nos fils,
Ne seront plus qu'un rêve à la triste mémoire,
Comme vous, ô Ninive, ô Thèbes, ô Memphis !

Bevaix, 28 août 1882

L'ATLANTIDE

Quand le léger vaisseau, dans sa course rapide,
Tendant sa voile au vent, fuit sur l'onde limpide,
Et trace sur la mer un sillon lumineux,
Il semble que l'on voit sous le flot écumeux
Se dresser tout au fond de l'ancien Atlantique
Les palais d'une ville étrange et fantastique ;
Et sur l'onde ridée au souffle du zéphyr,
On entend murmurer, ainsi qu'un long soupir,
Celle qui dort ici sous la nappe liquide.
Comme dans son linceul : c'est la belle Atlantide.

Hélas ! ce lieu n'est plus qu'un immense tombeau.
Un vaste continent repose sous cette eau,
Presqu'ignoré de tous, englouti par les ondes ;
Nul bruit ne vient troubler ses retraites profondes,
Rien ne réveille plus les antiques cités.
De grands coraux ont crû dans les murs incrustés,
Et seuls de noirs requins viennent d'un air avide
Errer sous les palais de l'ancienne Atlantide.

Et pourtant cette ville eut ses jours de grandeur :

Avant de s'engloutir en cette profondeur,
Le grand Océan bleu venait mouiller ses plages,
Et les verts orangers ombrageant ses rivages
Inclinaient mollement leurs cimes sur les eaux,
Lorsqu'un zéphyr léger caressant leurs rameaux
Couvrait de leurs fruits d'or la rive verdoyante ;
Et plus loin vers les monts, magnifique,

imposante,

On voyait se dresser la Ville aux grandes tours,
Avec ses hauts palais, pleins d'étranges contours,
Et le peuple joyeux dans la cité splendide,
Disait : « Vis à toujours ! éternelle Atlantide ».

Ils disaient : éternelle. – Ah ! ne savaient-ils pas,
Les pauvres malheureux, que tout passe ici-bas ?
Pensaient-ils retenir cette gloire éphémère ?

Un soir d'été pourtant ils sentirent la terre
Vaciller sous leurs pas. Puis un sourd grondement
Les frappa de terreur... Quand vint le jour
naissant,

Tout avait disparu, rien que la mer immense.

... À l'horizon... partout, un horrible silence ;
Sur les vagues encor quelques tristes débris ;

Et comme un point perdu dans le vaste ciel gris,
Fuyait un Aigle noir, et son aile rapide
Effleurait les grands flots où dormait l'Atlantide.

Juin 1878

ÉPISODE (SOUS LA TERREUR)

C'était à la Terreur, au tribunal de sang :
Quatre noirs citoyens traînèrent une enfant.
Elle venait d'entrer dans sa seizième année ;
Et quand devant le juge, noble, grave, étonnée,
Elle se tint debout sans trembler ni pâlir,
La tête un peu penchée en arrière, et si belle
Qu'on eût cru voir un ange allant ouvrir son aile,
Les nombreux assistants sentirent tout à coup
Dans leurs âmes de tigre un frisson de pitié.
Eux qui chantaient en chœur avec la guillotine,
Et fous de sang raillaient la patience divine,
Ce peuple qui déjà de tant de sang souillé
Ne songeait qu'à la mort, à la haine, au carnage,
Sentit fléchir soudain son homicide rage.
Il devint presque honteux de tenir en sa main
Cette fleur qu'il allait trancher en son matin...
Elle, dans l'incertain, semblait poursuivre une
ombre :
C'est que son fier regard dans cette salle sombre
Revoyait tous les siens tombés sur l'échafaud,
Comme elle en cette salle ayant passé tantôt.

– Enfin le juge infâme, en courroux de sentir
Pour la première fois la pitié le saisir :
« Citoyenne, dit-il, tu hais la république,
Mais le peuple est bien grand ; malgré ce crime
inique
Il te laissera vivre et libre, si tu veux
Crier « Mort aux Capets », et sur tes noirs cheveux
Poser ce bonnet rouge. – Eh ! choisis, Citoyenne :
Sur l'échafaud sanglant périr comme une chienne
Ou bien devant la vie au peuple, à sa bonté,
Vivre sous le drapeau saint de la liberté ».
La captive écoutait ; une rapide flamme
Passa dans ses yeux noirs à ce discours infâme ;
Puis après, noble, calme et maîtresse de soi,
Elle dit fièrement : « Dieu protège le Roi ! »

Été 1879.

LA NUIT DU DÉSERT

Poème en VI chants

« ... Mais parmi tous ces progrès dont notre
âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle
éblouissant,
Une chose, ô Jésus ! en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant ».

Victor Hugo
dans *Les Voix intérieures*,
Conclusion de *Ce Siècle est grand et fort*

Soir au Désert Prologue

Le désert est muet comme un sépulcre immense ;
Pas un chant, pas un bruit ne trouble le silence ;
Seuls quelques grands chameaux marchent dans
le lointain,
Tandis que le soleil qui s'incline soudain
D'une étrange façon dilate leur grande ombre.

L'air paraît enflammé ; des nuages d'or sombre,
Fantômes couronnés, faits de pluie et de feu,
Traversent au galop l'infini pur et bleu,
Répandant sur l'argent des mille grains de sable,
Quelque reflet changeant qui fuit, insaisissable.

À l'horizon, là-bas, dans un miroitement,
Un lac aux flots profonds repose doucement ;
Quelque rayon doré danse encor sur sa grève,
Puis disparaît d'un bond, et le lac, comme un rêve,
S'efface lentement dans les brumes du soir.

Puis c'est la nuit, jetant soudain son manteau noir
Sur l'immensité vague ; et la lune voilée,
Reine que suit de près une cour étoilée,
Qui monte les degrés de son trône mouvant
Et jusque sur le sol laisse languissamment
Traîner les plis soyeux de sa robe d'argent.

Juin 1879

*** **

Chant I

La Nuit du Désert

Lorsqu'un homme a tracé durant son court
passage

Au milieu des humains quelque profond sillage,
Si l'œuvre de ses mains ne meurt pas avec lui
Au jour qu'il doit descendre en la profonde nuit,
Une invisible main pose sur son tombeau
Avec un trait de flamme un mystérieux sceau.

Et chaque fois alors qu'en leur ronde entraînées
Dessus sa tombe auront passé cinquante années,
Lorsque viendra Minuit les cieux s'entr'ouvriront.

Dans son rapide vol traversant l'horizon,
Un ange messenger d'étoiles scintillantes
Qui baisent son front pur de leurs clartés
tremblantes,

Traversera les airs, céleste ambassadeur.
– Là-bas, dans une immense et sombre
profondeur,

La terre, point perdu, rayonnante étincelle,
S'abandonne au sommeil jusqu'à l'aube nouvelle.
C'est là que descend l'ange et qu'il s'arrête enfin.
Sur chacun des tombeaux marqués du sceau divin
Scintille une lueur, et l'ange sur leur pierre
Se penche doucement, guidé par la lumière,
Et frappe de sa main trois coups sur chacun
d'eux ;

Et l'on entend alors un bruit mystérieux.

— « Oh ! vous qui sommeillez dans cette terre
humide,

C'est votre tour, debout ! car dans leur vol rapide
Dix lustres de nouveau sont passés sur vos
fronts »,

Dit l'ange s'envolant vers d'autres lieux profonds
Où dorment d'autres morts et que sa voix
puissante

Ranime tout à coup jusqu'à l'aube naissante.

Les fantômes alors sortent de leurs tombeaux ;

Et prenant leurs linceuls humides pour manteaux,

De leurs bras affaiblis ils repoussent la pierre

Qui ferme à tous les yeux leur crypte mortuaire

Et s'en vont frissonnant aux baisers des zéphyrs

Qui passent sur leurs fronts pleins de tristes
soupirs.

C'est alors qu'en nos bois, en nos forêts
ombreuses,

On entend s'élever des plaintes amoureuses,

Lorsque le rossignol égrène lentement

Dans le ruisseau qui fuit les perles de son chant.

Mais qu'importe pour ceux qui s'en vont à cette
heure :

L'amour, le bois ombreux, le rossignol qui pleure

À leurs esprits glacés ne rappellent plus rien.

Sombres, ils suivent leur chemin aérien,

Passant dessus les mers, franchissant les
montagnes,
Et lorsqu'ils vont planant au-dessus des
campagnes,
Le laboureur lassé des fatigues du jour
Croit entendre passer d'un vol pesant et lourd
Quelqu'oiseau gigantesque à la noire envergure ;
Et de son bras tremblant il voile sa figure
Jusqu'à ce que le bruit dans l'horizon lointain
Ait cessé de vibrer. – Ils arrivent enfin
Au but où Dieu les mène, au pied des Pyramides,
Et tombent à genoux sur les sables humides ;
Au fond du ciel brûlant de célestes éclats
Ils sentent Dieu parler et l'adorent tout bas.
Puis graves, s'asseyant dans le désert immense,
Leurs regards éblouis contemplent en silence
La sereine grandeur du ciel étincelant
Où la lune a posé sa couronne d'argent ;
Et ses pâles rayons baisent la silhouette
De quelque pyramide énorme dont le faîte
Semble se perdre au fond des mondes étoilés.
Témoin sombre et muet des siècles écoulés,
Que n'a-t-elle pas vu dans ces milliers d'années ?
Combien d'êtres humains, de têtes couronnées
Sont venus sous son ombre aspirer l'air du soir ?
Le puissant pharaon au teint sombre, à l'œil noir
Pour son dernier repos l'avait déjà choisie.

Et quatre fois mille ans dans leur marche suivie
Ont passé depuis lors sur son front indompté,
Sans que le temps jaloux de tant d'antiquité
Ait pu des coups tranchants de sa faux meurtrière
Parvenir à briser la puissante barrière
Qu'a placée autour d'elle une invisible main.
Telle qu'elle fut hier, elle sera demain !
Et lorsque tout s'agite, elle seule tranquille
Au grand ciel d'Orient souriant immobile
Et jusqu'en l'infini plongeant son front géant
Semble dire orgueilleuse : « Est-il donc un
néant ? »

*** **

Chant II

Les quatre Ombres

À l'heure de Minuit la lune était sereine ;
Un long frémissement passa dessus la plaine
Et du Nord, du Midi, de l'Est, de l'Occident,
Quatre spectres venaient d'un pas tranquille et
lent.

– Le premier se drapait de l'ample laticlave
Qu'avait filé pour lui l'épouse avec l'esclave,
Et ses grands yeux jetaient des flammes dans les
airs,

Lorsqu'il interrogeait l'arrêt des cieus déserts.
Et sur son front creusé par des rides sans nombre,
Un nom en traits de flamme étincelait dans
l'ombre,

Et la plaine en entier vibrant sous son regard
S'inclina, murmurant : « Salut à toi ! César... »

– Le second présentait la figure terrible
D'un démon échappé de quelque tombe horrible ;
Petit, fort, bestial et le teint basané,
Sauvage, il avançait sous le ciel étonné,
Lançant parfois dans l'air quelque horrible
blasphème.

Lorsqu'il avait passé périssait l'herbe même,
Et la plaine tremblant de le voir en ce lieu
Cria : « C'est Attila, c'est le fléau de Dieu ! »

– Le troisième portait la pourpre impériale
Et tandis qu'il marchait, fier, tranquille et tout
pâle,

On eût cru voir sortir du velours de ses yeux
Je ne sais quel rayon perçant et lumineux.
Il tenait à la main le sceptre, signe auguste
S'il sert à protéger le bien contre l'injuste.

Et la plaine en entier dit, voyant son chemin :
« Honneur à celui-ci ! son nom est Charles
Quint ».

– Le quatrième a l'air très sérieux et sombre.
Un glaive dans sa main étincelle dans l'ombre

Et son auguste front creusé par les soucis
Est d'un tricorne noir couvert jusqu'aux sourcils.
Il marche lentement et sa vaste pensée
Lui présente une tombe en un îlot dressée.
Puis remontant plus haut, c'est un bruit de
combats
Où des clairons joyeux sonnent le branle-bas,
Des échos de bataille et des chants de victoire
Changeant le cours du monde au tournant de
l'histoire.
Et la plaine révèle en frémissant son nom,
Criant jusques aux cieux : « Salut Napoléon ! »

*** **

Chant III

La cinquième Ombre

Quelques loups affamés aux longs hurlements
rauques,
Quatre sphinx de granit aux yeux mornes et
glauques
Depuis quatre mille ans immobiles au pied
De la pyramide au flanc noir, au front altier,
Semblent attendre là dans leur fierté profonde
Le jour qui luira sur la ruine du monde.
C'est le décor sauvage et plein d'étrangeté

Qui du sombre désert remplit l'immensité.
La rosée a rendu les grands sables humides
Et la lune, éclairant de ses clartés splendides
Les espaces du ciel aux horizons sans fin,
Aux fantômes d'hier indique le chemin.
Ils avancent tous quatre et sans bruit dans la
plaine.

Un chaud zéphyr d'été glisse sa tiède haleine
Sur leurs corps décharnés au souffle de la mort
Et du froid du tombeau tout frissonnants encor,
Devant leurs yeux ternis par la lourdeur des âges,
Passent avec grand bruit de sinistres images,
Des ombres de grandeur, des spectres d'univers
Qui, montés jusqu'aux cieux, sont croulés aux
enfers.

Soudain c'est comme un bruit de trompe
résonnante :

Il passe dans le ciel une flamme éclatante
Et dans le groupe auguste un inconnu paraît.
Il ne porte sur lui rien d'éclatant ; il est
Jeune, intrépide encor, une flamme divine
Brille dans son regard ; sa lèvre fière et fine
Indique qu'il possède un courage indompté ;
On sent que quoi qu'il dise, il dit la vérité.
Il est là qui se tient calme, grave, immobile,
Jetant sur les Césars son beau regard tranquille.
Mais soudain Attila pousse un ricanement :

« Quel es-tu, toi qui viens nous troubler
maintenant ?

Qu'as-tu fait de si grand pour oser à cette heure
Délaisser comme nous ta sinistre demeure ?
Ceux-ci je les connais ! le bruit de leurs exploits
Jusque dans mon tombeau me trouble maintes
fois.

Mais toi, pauvre inconnu, près de nous qui
t'amène ?

Pourquoi te déranger et prendre cette peine ?
Nous sommes quatre rois qui tous avons tracé
Dans le monde un sillon qu'on n'a point effacé.
Tous quatre d'un seul mot faisons courber les
têtes

Ainsi que des roseaux au souffle des tempêtes.
Pense qu'il suffisait d'un signe de nos doigts
Pour du monde atterré bouleverser les lois !
Et toi dont nul ici ne connaît l'humble histoire,
Tu te mêlerais aux restes de tant de gloire,
Et sortant inconnu de tant d'obscurité
Tu voudrais approcher de notre majesté ?
Pauvre insensé, va-t-en ! – D'un étrange sourire
L'étranger souriait : « Si l'on venait vous dire
Que j'ai plus fait que vous tous ensemble. Attila,
Quelle réponse, ô roi, feriez-vous à cela ? »
– Quoi, ta tombe, étranger, est-elle si profonde
Qu'elle n'ait rien perçu des rumeurs de ce monde ?

Dit César. Entends donc ce que nous avons fait !
Nous jugerons après si ta gloire en effet
Peut élever son front plus haut que notre gloire.
À notre tour, chacun, racontons notre histoire,
Ce que nous avons fait de grand, de bien, de
bon ! »
– « Commencez, vous, César », lui dit Napoléon.

*** **

Chant IV

Le récit des quatre Ombres

« Du monde Rome était la puissante maîtresse.
Je fus maître de Rome et je la tins en laisse
Ainsi qu'un chien immense à mes côtés rampant.
Qui de vous peut parler d'un fait plus éclatant,
Quel nom plus que le mien grandit, résonne et
vibre

De la Gaule à l'Asie et de l'Afrique au Tibre ? »
– Attila ricanait : « Des gens d'une tribu,
Dit-il, ont dans les bois, un jour, trouvé perdu,
Demi-mort, un enfant. Par extraordinaire,
Ayant compassion de sa grande misère,
Ils le prirent vers eux pour le soigner au camp.
Ils surent très bien faire : un beau jour cet enfant
Fut le plus fort de tous, le plus brave des braves !

Devenu chef un jour, eux furent ses esclaves,
Et cet enfant trouvé sous l'épaisseur des bois,
Cet enfant devenu grand chef en une fois :
C'était moi ! – Nous vivions dans ces vastes
contrées

Que vos Romains, César, n'ont jamais effleurées,
Heureux, libres et forts, grands parmi les plus
grands ;

Devant moi se courbaient les fronts les plus
puissants.

Mais un soir j'aperçus les sauvages cavales
Hennir, aspirer les brises occidentales,
Et puis frappant du pied le sol humide et vert,
Frémissantes, bondir au loin vers le désert.
Mon esprit les suivit : en quel lieu s'en vont-elles ?
Existe-t-il là-bas tant de terres nouvelles,
Tant d'herbe et de forêt, tant de soyeux gazons,
Tant d'ombrages épais sous d'autres horizons,
Tant d'attraits inconnus que ces bêtes ardentes
À la blancheur de neige, aux croupes frémissantes,
Quittent ces lieux connus pour le sombre
incertain ?

Soudain me retournant, j'ai vu dans le lointain
Du ciel oriental une immense nuée
Comme d'un vent terrible en tous sens remuée.
Une voix en sortit dont la terre trembla,
Et cette voix disait : « Dieu t'envoie, Attila !

Suis le cours du soleil sur la terre et sur l'onde,
Guidé par mon pouvoir, et va venger le monde !...
Et si l'on veut savoir ton nom en quelque lieu,
Je te le donne ici : marche, Fléau de Dieu !
Alors j'ai rassemblé mes hommes forts et bruns,
Et j'ai dit : Nous partons ! Ils m'ont suivi, mes
Huns,

Suivi jusqu'à la fin... J'ai pris la Germanie,
L'Helvétie et la Gaule et vaincu l'Italie.
L'air était obscurci, lorsque j'avais passé ;
Et quand mon cheval noir, Henner, l'avait froissé,
Le champ ne produisait plus d'herbe, et bien
longtemps

On nomma mon chemin : Chemin des
Ossements ».

– Charles Quint souriait dans sa barbe argentée :
« L'Espagne par mon bras fut de grandeur dotée,
Dit-il, et je fis d'elle un pays riche et fort.
L'Amérique était là, pleine de mines d'or,
Mais il me fallait plus ; je reçus l'Allemagne
Et sortis empereur des forêts de l'Espagne.
L'Europe fut par moi mise à feu et à sang.
En maître je guidais le monde frémissant ;
Et si l'on m'eût offert tout l'univers à vendre
Pour de l'or, j'aurais su dans quel endroit en
prendre ».

– Alors Napoléon, sérieux et hautain,

Jeta sur l'étranger un regard de dédain :
« Du bruit de mes succès j'épouvantai la terre,
Dit-il, et quand menant mes peuples à la guerre
Au chant de mes clairons, je leur disais : c'est moi !
L'Europe frémissait et se mourait d'effroi.
Ah ! qui peut exprimer les plaisirs de la gloire,
Ce long enivrement qui suit une victoire,
L'enthousiasme parlant plus haut que le canon
Lorsqu'une armée entière acclame votre nom,
Le son des instruments et le bruit des mitrailles,
Et l'odeur de la poudre au milieu des batailles.
Ah ! comme le cœur vibre et se dilate alors
Que sur le sol jonché par les ennemis morts
Sur son destrier blanc on passe ventre à terre,
Grand et victorieux ! Ô bonheur de la guerre !
Commander d'un seul mot à des milliers de bras,
Des armes, impassible, écouter le fracas,
Et vaincre et renverser les plus fortes armées,
Les jeter à ses pieds tremblantes, décimées,
C'est mon œuvre, cela ! Au fort de mes succès
Flottait au champ d'honneur le vieux drapeau
français ;
Et longtemps on a cru que les aigles de France
M'élevaient jusqu'au ciel dans un élan immense ».

*** **

Chant V

Le récit de la cinquième Ombre

L'inconnu remuait les lèvres doucement
En regardant le ciel. — « Qu'avez-vous fait de
grand ? »

Dit César. — « Commencé la conquête du
monde »,

Répondit l'étranger avec sa voix profonde.

« Je n'avais ni soldats, ni châteaux, ni guerriers,
Ni canons, ni fusils, ni sabres, ni coursiers.

Un livre était mon arme, était ma forteresse ;

Un Dieu fut mon refuge au temps de la détresse.

J'ai parcouru la terre, errant et méprisé,

Mis en prison souvent, par l'épreuve brisé ;

Mais toujours plus joyeux au sein de la souffrance,

Espérant au plus fort de la désespérance,

J'ai pu répandre au loin la sainte vérité,

Annoncer au pécheur qu'il était racheté

Par un Dieu plein d'amour, et suivi de mes frères,

Ramener les humains de leurs vaines chimères ;

Et mon Maître à la fin, pour prix de mon effort,

M'accorda pour son nom de recevoir la mort.

C'est là ce que j'ai fait, l'œuvre de ma faiblesse,

Et je ne sais pourquoi dans sa grande sagesse

Un céleste pouvoir m'a fait quitter les cieux

Afin de vous trouver dans ces terrestres lieux ».

– Attila, dédaigneux, riait : « Quoi, suivre un maître,

Obéir à quelqu'un, n'être que le second !

Ah ! céder, pour un roi, ce serait ne plus l'être ».

– L'étranger l'arrêta de son regard profond,
Et sous l'étrange éclat de ces deux yeux de flamme,

Aussi purs que le jour, plus perçants que l'acier,
Le grand chef abattu sentit trembler son âme,
Sa volonté se fondre et son cœur se plier.

Et l'inconnu toujours de sa prunelle ardente
Le brûlait jusqu'au cœur d'une brûlure lente :

« N'as-tu pas, roi des Huns, obéi autrefois ?

Dit-il. Alors que Dieu t'a dit : Va ! à sa voix

Osas-tu résister et répondre : Qu'importe !

Je suis le plus puissant et mon armée est forte.

N'as-tu donc pas cédé, lorsque Dieu l'a voulu,

Et dans l'ombre éternelle n'es-tu pas descendu,

Ô roi, quand il t'a dit : Retourne à la poussière

Dont je t'avais tiré pour châtier la terre ! »

Et sur le sol baigné d'une lueur d'argent,

Aux pieds de l'étranger Attila frémissant

S'agenouilla, voilant de ses deux mains sa face.

– « Homme ou divinité, quel que tu sois, par grâce

Oh, détourne de moi ton lumineux regard !

Je comprends maintenant, mais hélas ! c'est trop tard ».

– César, d'un air distrait, par ses longs regards
sombres

Autour de lui semblait interroger les ombres.

« Quel honneur trouvais-tu dans ces obscurs
combats ?

Dit-il, et quel motif guidait toujours tes pas,
Partout où tu savais rencontrer la souffrance,
La misère et la mort ? » – « L'amour et

l'espérance »,

Répondit l'inconnu, tandis que son grand front
Semblait s'illuminer d'un céleste rayon.

« Ah ! si dans ce chemin la mort m'est apparue,
Dans le vôtre, César, n'est-elle point venue ? »

Quel fut donc le plus beau : succomber comme
vous,

Frappé par des amis et tomber sous leurs coups ?

Ou mourir comme moi, touchant le but suprême,
Pour un Dieu que j'adore, un Rédempteur qui
m'aime,

Et voir le ciel ouvert à mon dernier instant,
Sachant que c'est pour moi qu'il s'ouvre ainsi tout
grand ? »

Le Romain lentement avait baissé la tête

Comme sous le fardeau d'une douleur secrète.

– « Étranger, tu dis vrai, murmura-t-il tout bas,

Ils m'ont donné la mort pour mes soins, les
ingrats ! »

– Charles Quint secouait son front blanchi par
l'âge :

« Pourquoi de ton pouvoir n'as-tu pas fait usage
Pour tâcher d'acquérir du savoir et de l'or ?
Pauvre insensé, crois-m'en ! il te fallait d'abord,
Avant de t'épuiser au service d'un maître,
Tâcher de réunir pour toi quelque bien-être.
À quoi te servit-il de rester ici-bas,
Misérable, ignorant, pauvre jusqu'au trépas ? »

– L'inconnu vers le ciel élevait sa figure :

« Ignorant ! disait-il presque dans un murmure,
Seigneur, tu le connais, ignorant à leurs yeux !
C'est vrai : je n'ai rien su de ce qu'ils savaient, eux,
Car cela m'a suffi de connaître ta grâce,
D'avoir jusqu'à la fin pu marcher sur ta trace,
Enseigné par ta voix et fort de ton amour,
D'avoir vécu pour toi jusqu'à mon dernier jour ».
Et puis vers l'empereur tournant sa pâle tête :
« Vous qui de la richesse avez atteint le faîte,
Charles Quint, avez-vous trouvé là le bonheur ?
Oh ! non. Il vint un jour où le dégoût au cœur,
Fatigué de ces biens aux trompeuses promesses,
Tout votre être envahi par de mornes tristesses,
Vous avez déposé le sceptre trop pesant
Sur les noirs escaliers d'un antique couvent.
Et lassé d'exister, de vous-même et du monde,
Dites, que cherchiez-vous en cette paix profonde,

Lorsque passant vos nuits à côté d'un cercueil,
Rassasié de jours, vous portiez votre deuil,
Si ce n'est ce bonheur dont votre âme altérée
Cherchait partout en vain la trace désirée.
Eh ! bien, je l'ai trouvé, ce bonheur, Charles
Quint !

Mais ce fut sur un autre et plus rude chemin.
Non point en poursuivant la terrestre puissance,
Mais lorsque dépouillant ma propre volonté,
J'ai pour servir mon Dieu pleuré, prié, lutté
Et vaincu par son nom. Ô joie immense et pure
Qui d'une éternité jusque dans l'autre dure !
Inexprimable amour de ce maître divin
Qui jusqu'au dernier jour m'a conduit par la main,
Qui m'a montré l'étoile étincelant dans l'ombre,
Qui m'a donné la joie au sein du chemin
sombre ! »

– Alors Napoléon, levant ses yeux songeurs
Jusqu'au ciel étoilé plein d'étranges rougeurs,
Vint près de l'inconnu : « Pour jouir de la terre
Que m'a-t-il donc manqué ? Les plaisirs de la
guerre,

La gloire, la richesse, ah ! J'avais tout cela.
Un jour, hélas ! c'est vrai, la fortune croula,
Et tombé tout à coup du haut de la puissance,
Je dus t'abandonner, mon immortelle France.
Mon cœur aurait voulu t'élever jusqu'au ciel ;

J'eus voulu te donner un renom immortel,
Te voir grande et superbe, et n'ai reçu pour toi,
Que l'exil, et l'exil, c'est la mort pour un roi !
Mais dois-je l'avouer, sur la terre lointaine,
Lorsque j'eus épuisé la coupe de ma peine,
Lorsque j'eus bien compris que ces lieux bien-
aimés

Que je pleurais, je ne les reverrais jamais,
Lorsqu'enfin résigné je sus courber la tête,
J'eus le cœur moins troublé qu'après une
conquête.

Et je compris qu'au fond de ce tombeau j'avais
Mieux que partout ailleurs pu rencontrer la paix ».

– L'inconnu souriait d'un étrange sourire :

« Ce qui vous a manqué, je m'en vais vous le dire,
Ô puissant empereur : il vous manqua l'amour,
Cet amour infini qui grandit chaque jour,
Le cœur trois fois heureux que sa flamme domine.
Il vous manqua d'aimer d'affection divine
Ce peuple que le ciel remettait en vos mains.
Vous l'avez fait marcher par de rudes chemins,
Consentant, bien qu'il eût quelque part à vos
gloires.

Mais le bonheur n'est point dans de telles
victoires,

Et pour bien peu d'honneur, hélas ! combien de
maux,

Combien d'hommes fauchés, de larmes, de
sanglots,

Combien de sang criant jusques aux cieux
vengeance ?

Ah ! La grandeur des rois n'est point dans la
puissance,

Ne se mesure point aux royaumes conquis,

Car on pourrait compter mille degrés au trône,

Et mille fleurons d'or autour de la couronne.

Que le roi, si son cœur n'est pas pur et très grand,

Paraîtra plus petit sur ce trône imposant

Que le plus pauvre humain qui vit dans la misère

Et malgré la douleur s'incline, prie, espère !

Il fut un roi puissant qui vécut ici-bas,

Dont nul n'a jamais pu suivre partout les pas.

Il naquit au milieu des pauvres de ce monde,

Passa de longs jours dans sa retraite profonde.

S'il l'eût voulu, pourtant, l'univers dominé

Sous ses ordres divins se serait incliné.

D'un geste il aurait pu bouleverser la terre.

Mais il avait rêvé de grandeur plus austère.

Son peuple gémissait sous un joug odieux

Et l'avait repoussé, miséricordieux.

Il venait cependant pardonner aux coupables,

Ouvrir un ciel de joie à tous ces misérables.

Rien ne l'eut empêché d'être riche et puissant ;

Le chemin du bonheur s'ouvrait pour lui tout
grand,
Mais les siens s'égarèrent dans une sombre route,
Le monde lentement se noyait dans le doute.
Et lui demeura pauvre avec les malheureux,
Lui, le plus grand des rois, il donna tout pour eux :
Son repos, son bonheur, sa gloire, enfin sa vie,
Ayant au dernier jour la douleur infinie
D'être trahi par ceux qu'il venait racheter.
La mort le menaçait : il eût pu l'éviter,
Laisser son peuple ingrat s'enfoncer dans l'abîme
Et lui fermant son cœur, s'élever à la cime
Des honneurs, de la gloire. Il ne l'a pas voulu,
Car s'il l'eût fait, le monde eût succombé, perdu ;
Et ne reculant pas devant le sacrifice,
Il aima mieux servir la divine justice.
Peu comprirent alors sa divine grandeur,
Peu connurent l'amour qui remplissait son cœur.
Et moi qui bien longtemps, plein d'impuissante
rage,
Ne rêvais contre lui que bataille et carnage,
Lorsqu'un jour sous sa main me tenant abattu,
Il me dit : pourquoi donc me persécutes-tu ?
J'ai senti tout mon cœur sous son regard se
fondre,
À peine comprenant ce qu'il fallait répondre.
Et quand le calme enfin se fit dans mon esprit,

Je m'étais enrôlé sous le Drapeau du Christ ».

*** **

Chant VI Le Jugement

Un instant l'inconnu se tut ; sa voix sonore
Se perdit dans l'espace. À l'horizon l'aurore
Commençait à blanchir sur les sables déserts
Et les rumeurs du jour s'élevaient dans les airs.
Il reprit doucement : « Mes frères, voici l'heure,
Il nous faut retourner tous en notre demeure ! »
Mais les quatre Césars embrassant ses genoux,
« Pardonne ! disaient-ils, pardonne ! c'était nous
Qui te voyant ici descendre de l'espace
Devions nous retirer en nous voilant la face,
Nous qui devions trembler devant ta majesté,
Car dans tout notre orgueil nous n'avons rien été.
Ah ! n'es-tu pas un Dieu pour de ta voix austère
Nous parler comme nul ne l'a fait sur la terre ? »
– L'inconnu sur leurs fronts étendit ses deux bras :
« L'on m'appelait Saint Paul, quand j'étais ici-
bas ! »

Dit-il et disparut. Alors baissant la tête,
Eux voyant que c'était l'heure de la retraite,
Qu'il fallait regagner leur tombeau délaissé

Et sentant sur le front passer, âpre et glacé,
Le souffle de la mort qui déployant son aile
Les rappelle déjà de sa voix solennelle,
La tristesse dans l'âme, ils se lèvent et vont
Retrouver en son lieu leur sépulcre profond.
Et lorsque du soleil éclate la lumière,
Les Géants sont rentrés dans leur sommeil de
pierre.

Juin 1879 – Avril 1880.

L'ABANDONNÉ

Voilà bientôt dix jours qu'ils errent dans le sable
Sous les rayons brûlants d'un soleil implacable.
Ils ont encore de quoi se nourrir tous, mais l'eau
Depuis la veille au soir déjà leur fait défaut.
Et l'oasis est loin, la caravane est grande,
Et chacun, haletant et sombre, se demande
Si le but poursuivi sera jamais atteint.
D'un avide regard ils sondent le lointain.
Mais partout à leurs yeux la plaine monotone
Se fond à l'horizon dans le ciel qui rayonne ;
Et tous, mais sans oser se l'avouer encor,
Sentent passer sur eux comme un souffle de mort.
Et quelle mort, hélas ! impitoyable et lente,
Consumant goutte à goutte en son ardeur brûlante
La vie et la raison de ceux qu'elle a choisis.
Et les malheureux vont, mornes, graves, saisis,
Sans prononcer un mot. Un seul chameau
demeure
De tous ceux qu'ils avaient ; il ne faut pas qu'il
meure,
Celui-là, car c'est lui qui porte sur son dos

Les bagages trop lourds, et malgré ces fardeaux,
Les femmes, les enfants – il en est dans la troupe

—

À tour de rôle vont s'établir sur sa croupe.
On les sacrifierait en frappant l'animal ;
Le remède serait pire encore que le mal.
Soudain interrompant la marche régulière,
Un homme pousse un cri, puis s'affaisse en
arrière :

« J'ai soif ! de l'eau, de l'eau ! dit-il ou bien je
meurs.

De l'eau ! » – Dans tous les yeux s'allument des
lueurs.

De l'eau, tous en voudraient ; tous sentent en eux-
mêmes

La soif les dévorer de ses tourments suprêmes.
La souffrance les rend terribles et cruels,
Ces hommes pour de l'eau deviendraient
criminels.

Le vieillard est à terre et chacun le regarde :
Malheur à celui-ci qui tombe et les retarde !
Le chameau trop chargé peut à peine avancer
Et ralentit le pas : comment donc y placer
Le pauvre malheureux qui n'aurait pas la force
De s'y tenir assis ? Tout tremblant il s'efforce
De se mettre à genoux, puis debout, mais en vain.
Et tous restent muets et sinistres. Enfin

Quelqu'un, c'est un Chrétien au corps tremblant et grêle,

Ose dire tout haut sa pensée, et c'est celle,

De tous les assistants égarés par la peur

Qui met sur leurs esprits une sombre vapeur.

« Il faut partir, dit-il, car pour un seul qui reste

On ne peut s'exposer tous à ce sort funeste ».

Partir, ils vont partir, l'abandonner, Dieu bon !

Quel désespoir affreux saisit le moribond.

Il veut se redresser, il sanglote, il supplie :

Oh ! non, il ne se peut vraiment pas qu'on l'oublie

De la sorte, vivant, dans ce tombeau de feu.

« C'est un Juif, dit quelqu'un, ce sera plaire à Dieu

Qu'en délivrer la terre : oui, sans tarder, qu'on

parte ! »

Et de l'infortuné lentement on s'écarte.

Le grand chameau reprend sa route d'un pas

lourd,

Et le vieillard avec un gémissement sourd

S'affaisse, les deux bras étendus sur la terre.

Soudain un cri résonne, un cri d'effroi : « Mon

père,

Mon père !... » Le chameau comme s'il eût

compris

S'arrête, regardant partout d'un air surpris.

Et glissant de son dos sur le sable qui brille

Apparaît une fière et noble jeune fille.

Dans ses yeux indignés passe un reflet du ciel.
On la croirait un ange : Etiniah, Ariel.
Par le pas régulier du grand chameau bercée,
Elle dormait. La scène horrible s'est passée
Sans qu'elle ait entendu les sanglots du vieillard.
Un murmure s'élève à son aspect. Gislar,
La fille du vieux Juif que chacun abandonne,
Ils l'avaient oubliée à cette heure, et personne
N'ose élever la voix... « Ô mon père ! » en courant
Elle se hâte auprès du vieillard expirant.
Il la regarde et pleure, et d'une voix tremblante,
« C'est toi, dit-il, enfin ! » Tranquille et caressante,
Elle s'assit vers lui. Pendant quelques instants
Les autres, attendris, restèrent hésitants.
Gislar les regardait, pâle ! qu'allaient-ils faire ?
Allaient-ils la laisser périr avec son père ?
Allaient-ils revenir les sauver ?... Non ! bientôt
La troupe s'ébranla. Derrière le chameau
Gislar vit sur le sol s'étendre leur grande ombre,
Puis tout se confondit en une masse sombre
Qui disparut enfin dans un miroitement.
L'enfant et le vieillard étaient seuls maintenant.
À genoux sur le sol, le front rêveur, la Juive
Regardait l'horizon, étonnée et pensive
Devant cette action de l'égoïsme humain.
Ainsi l'abandonner au milieu du chemin
Avec l'infortuné qui se meurt auprès d'elle ?

Elle n'eût pas commis cette action cruelle ;
Elle fût demeurée auprès des malheureux
Pour leur sauver la vie ou mourir avec eux.
Et ce sont des Chrétiens, quelle amère ironie !
Cette religion qu'ils disent si bénie,
Ne leur a-t-elle appris rien de meilleur encor
Que de vouer un homme, un frère à cette mort ?
Le vieillard gémissait. Sous sa mante légère
Gislar prit avec soin un grand flacon de verre :
« Père, tiens, c'est de l'eau ; je la gardais pour toi.
Nul ne s'en est douté, je la cachais ; sans quoi
Ils me l'auraient volée : ils ont l'âme si dure ».
L'eau du flacon était tiède, saumâtre, impure,
Mais qu'importait au Juif, elle était le salut.
Avec avidité il le prit et le but
À longs traits ; et Gislar le regardait, ravie
De voir l'infortuné revenir à la vie.
Alors que le flacon fut vide jusqu'au fond,
Il sourit et passant ses deux mains sur son front :
« Je suis sauvé, dit-il. Ah ! quelle chose affreuse
Que de souffrir ainsi ». – « Comme je suis
heureuse, Père,
De vous voir mieux ». – « Et pour toi, pauvre
enfant ?
Mais j'étais fou !... Cette eau !... » – « Père, je vous
défends
De vous le reprocher. C'était si peu de chose,

Il fallait vous sauver avant tout ; je suppose
Pouvoir marcher longtemps sans boire ni manger.
Et du reste la faim n'est pas un grand danger :
J'ai pour deux ou trois jours de maïs et de
dattes ! »

Et Gislar soutenant de ses mains délicates
Le vieillard raffermi l'aidait à se lever.

« Il nous faut à tout prix, disait-elle, arriver
Dans les plus brefs délais à l'oasis prochaine.
Jéhovah conduira nos pas dans cette plaine ».
Ils allèrent longtemps sous le soleil de plomb
Sans se dire un seul mot, tristes, courbant le
front ;

Puis la nuit vint, jetant sur eux son voile sombre.
Sans prendre de repos, ils marchèrent dans
l'ombre,

Heureux de respirer un air moins embrasé,
S'encourageant parfois lorsque leur pied lassé
Refuse d'avancer. – Dieu les garde sans doute,
Car ils n'ont point trouvé de fauves sur leur route,
Et l'aube qui paraît les trouve comme au soir,
Debout, allant toujours, refusant de s'asseoir.
Quand donc trouveront-ils l'oasis secourable ?
Mais l'aurore qui vient n'éclaire que le sable.
Faut-il désespérer ? Non. La Juive toujours
Marche ; certes le ciel enverra du secours ;
Il ne veut qu'éprouver leur foi, leur patience.

Dans le Dieu d'Israël Gislar a confiance ;
Il ne peut de la sorte oublier un vieillard ;
Elle en est bien certaine et, comme pour Agar,
Il fera pour son père et pour elle un miracle.
Le peuple dont ils sont trouva plus d'un obstacle
Dans le désert de Sour, lorsqu'il fut à Mara
Où l'eau sortait amère, et Dieu le délivra,
Lui fit trouver Elim où coulaient, toujours pleines,
Sous un bois de palmiers douze grandes fontaines.
Oui, Jéhovah est bon, miséricordieux !
Il est toujours le maître et du monde et des cieux.
Il ne lui faut qu'un mot pour les sauver, et certes
Dieu le dira, ce mot ; il ne veut pas leur perte.
Mais le jour lentement s'avance, lourd, brûlant.
Gislar sent que son pas devient plus chancelant ;
Une étrange douleur lui monte dans la tête,
Son palais est de feu ; soudain elle s'arrête :
« Père, reposons-nous un instant, je ne puis
Continuer, attends une minute et puis
Nous reprendrons la route ». Elle s'assied à terre,
Elle pose son front sur le bras de son père
Et semble s'endormir. Mais le vieillard a peur ;
Dans les yeux de Gislar, c'est comme une vapeur
Qui passe en dilatant le fond de la prunelle :
À l'horizon bien loin, quel spectacle voit-elle ?
Pourquoi ses yeux ont-ils des regards égarés ?
Et malgré la chaleur augmentant par degrés,

Le Juif sent dans son cœur passer un froid de glaive ;

Il frissonne. L'enfant tout à coup se soulève :

« Père, vois-tu, là-bas, c'est enfin l'oasis

Avec des sources d'eau ; j'en compte jusqu'à six,

Et l'eau jaillit limpide avec tant d'abondance.

Oh ! donne-m'en, j'ai soif ; c'est à peu de distance,

Pourquoi ne vas-tu pas m'en chercher, ou plutôt

Viens ! essayons d'aller tous deux jusqu'à cette

eau ».

Mais le vieux Juif sanglote en cachant son visage :

Ce que sa fille a vu n'est qu'un triste mirage.

Il tente cependant de la prendre en ses bras,

De marcher avec elle. Au bout de quelques pas

Sa force le trahit ; l'enfant glisse, il s'arrête

Et Gislar défaillante encore lui répète

Ce cri qui lui fait mal : « Pourquoi refuses-tu

De me donner à boire ? » et son front abattu

Se penche tristement ; puis elle se redresse,

Sa voix prend un accent immense de tendresse :

« Je vais vous confier, dit-elle, un grand secret ;

Mon père n'entendra pas ce que je dirai :

Cette eau que je gardais pour qu'il la boive toute,

C'était ma ration ; chaque jour, goutte à goutte,

Je l'épargnais, pensant qu'il en aurait besoin

S'il ne pouvait un jour pas avancer plus loin.

Ah ! bien souvent j'ai cru qu'il me faudrait la boire.

Ce petit reste d'eau, chaude, insipide et noire,
C'était comme la vie et je mourrais, mais lui,
Mon père, resté seul sur le sable aujourd'hui,
Il était vieux et las, il avait tant de peine
À nous suivre au milieu de la brûlante plaine ;
Si la soif m'affolait, lui souffrait bien aussi !...
Ah ! de l'eau... Mais j'en vois, j'en vois tout près
d'ici !

Oh ! père, donne-m'en, elle est si fraîche et claire,
Elle coule en torrents à tes pieds, là, par terre ;
Laisse-moi s'approcher, en humecter mon front,
La tête me fait mal et le ciel est de plomb.
Un peu d'ombre ! Qui donc me donnera de
l'ombre ? »

– Quelle angoisse saisit le Juif muet et sombre !
Il ôte son habit et de son bras tremblant
Il le tient au-dessus du cher visage blanc,
Et puis d'amers sanglots expirent sur sa lèvre.
Il est seul, impuissant, comment calmer la fièvre ?
Il a tout bu la veille. Ah ! certes, il était fou !
Prendre ce reste d'eau de la sorte, en un coup,
Quand chaque goutte était le prix d'une souffrance
Qu'elle avait supportée en secret, en silence !
Ah ! s'il avait laissé quelque chose, mais non,
Rien ! L'infortuné pleure, il demande pardon.
Gislar n'entend plus rien, elle reste immobile.
Un mot, toujours le même, à sa lèvre débile

Monte de temps en temps : – « De l'eau ! j'ai soif,
de l'eau ! »

Le père n'y répond que par un long sanglot,
Il se sent lentement saisi par la folie.

En contemplant sa fille, il se trouble, il oublie ;

Que fait-il sur le sol, là, près d'elle étendu ?

Il éclate de rire et se lève éperdu ;

Il voit comme Gislar une source d'eau claire

Qui coule à gros bouillons près de lui sur la terre.

Il n'a qu'à s'approcher, à prendre ; alors rampant

Sur la terre brûlante ainsi qu'un noir serpent,

Il cherche à rattraper cette onde transparente

Dont avide il entend la chanson enivrante.

Il l'atteint, il y trempe avec ardeur ses doigts...

Gislar est sauvée enfin : « Tiens, ma fille, tiens,
bois ! »

Et le sable brûlant coule sur la figure

De l'enfant qui répond avec un sourd murmure,

Et le père revient à lui, se maudissant.

– Le jour se passe ainsi ; l'ombre pâle descend,

Jetant son noir manteau sur Gislar insensible.

Soudain le Juif se lève avec un cri terrible :

Rêve-t-il, est-ce encore un espoir décevant ?

La lune tout là-bas, de son reflet mouvant

Lui montre, s'avancant dans une longue file,

Des hommes, des chameaux ; leur ombre se

profile

Dans le vaste horizon. Ils marchent lentement ;
Est-ce enfin le salut ? Leur chemin, justement,
Les amènera du sable blanc vers le Juif et sa fille,
Et dans l'immensité de la plaine qui brille,
Verront-ils ce point noir ? – Le vieillard à genoux
Lève les mains au ciel : « Jéhovah, sauve-nous !
Ah ! rends-moi quelque force en ce péril
extrême ! »

Et se levant il prend dans un effort suprême
L'enfant évanouie en ses bras, lourd fardeau.
À grand peine il avance en gémissant tout haut
Et pousse quelquefois au milieu de la plaine
De longs appels ; ensuite il retient son haleine,
Il écoute tremblant, sera-t-il entendu ?...

Que le ciel soit béni, des voix ont répondu ;
Il est sauvé ! Gissar est bientôt recueillie ;
On la soigne, on la plaint ; si jeune et si jolie,
Comme elle a dû souffrir. Certes il était temps
De venir à son aide ; encor quelques instants
Et ce tardif secours devenait inutile.

Elle rouvre les yeux ; le vieux Juif immobile
Est penché tout près d'elle. Un visage étranger
Lui sourit en disant : « Pauvre homme, aucun
danger

Ne la menace plus, votre fille chérie ! »

Ce sont quelques marchands partis d'Alexandrie
Qui viennent de sauver l'enfant et le vieillard.

Sur un de leurs chameaux ils ont placé Gislar...
– Après trois jours passés à l'oasis prochaine,
Ils reprirent leur route au milieu de la plaine.
C'était aux premiers feux du soleil, et l'enfant
Marchait à quelques pas de la troupe en avant,
Lorsqu'elle s'arrêta poussant un cri. Le père
Accourut tout tremblant ; Gislar montrait la terre :
« Regarde ! ils sont tous là. Le ciel les a punis,
Ils nous avaient laissés, les voilà réunis
Dans le même tombeau ! » Le vieillard devint
pâle :

Sous le sable, en monceaux de hauteur inégale,
Rigide apparaissait soit un pied soit un bras.
Le brûlant sirocco qui ne pardonne pas
Les avait tous ainsi surpris à la même heure,
Dans le sable creusant leur dernière demeure ;
Et parfois se montrait, tuméfié, hagard,
Un visage laissé découvert par hasard.
Et Gislar en longeant cette tombe mouvante,
Avait presque un remords d'être encore vivante,
Et devant le trépas de tous ces malheureux
Pleurait de n'avoir pu se dévouer pour eux.

Bevaix, 19 février 1881.

RUINES

*« Et des larves de murs
sous des spectres de tours. »*

VICTOR HUGO

J'ai vu comme l'on voit quelquefois dans un rêve,
Une immense Cité près d'une immense grève,
Avec des dômes d'or et des palais géants,
Des temples incrustés de mille diamants,
Que quatre grands Lions aux roussâtres crinières,
Menaçant le soleil de leur têtes altières,
Depuis quinze cents ans, immobiles, gardaient.
Et cette ville-là, des peuples l'habitaient.
Faisant retenir l'air de leurs clameurs joyeuses
Où l'Océan mêlait ses voix tumultueuses.
... Plus tard j'ai repassé devant cette cité,
Et voulant la revoir, je m'y suis arrêté ;
Mais à peine mes pas ont foulé sa poussière
Que devant mes regards elle s'est tout entière
Écroulée – et n'est plus qu'une ruine immense
Dont le cri des Vautours trouble seul le silence.

J'ai vu dans un jardin une brillante Fleur ;
De l'amour elle avait emprunté la couleur,
Et mille papillons voltigeant autour d'elle,
L'effleuraient en passant d'un baiser de leur aile.
Un Rossignol, caché dans ses légers rameaux.
Lui chantait, radieux, tous ses chants les plus
beaux,
Et même osait parfois, plein d'allégresse folle.
Poser son bec rosé sur la rose corolle.
... Plus tard j'ai repassé devant le beau jardin.
Je voulais voir la fleur, connaître son Destin ;
Mais elle n'était plus que ruine légère
Et le rossignol mort reposait sur la terre.

J'ai vu l'Homme mortel, debout, superbe et grand,
Lever la tête au Ciel et marcher confiant ;
Beau comme le Soleil, tout baigné de lumière,
Il semblait être un dieu ! – n'était qu'un
éphémère.

... Plus tard j'ai repassé pour le revoir encor.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un fantôme de mort,
Une ruine affreuse en une solitude
Où quelques noirs Serpents vivent en quiétude.

J'ai vu tout l'Univers de splendeur rayonnant
Et le crus immortel, puisqu'il était si grand.
... Illusion ! lui-même, hélas ! ruine immense,

Errera quelque jour dans l'éternel Silence
Des déserts azurés, entraînant avec lui
Tous ces vivants d'hier, décombres aujourd'hui.
Et dans quelque infini, porte d'un autre Espace,
Il ira s'engouffrer sans laisser nulle trace.

Hélas ! et c'est en vain que j'ai partout cherché
Un lieu qui ne fût point par la mort entaché.
Partout sur mon chemin, des Spectres et des
Ombres,
Des vestiges détruits sous des profondeurs
sombres
Ont surgi devant moi, puis m'ont dit lentement :
« Il n'est que l'Inconnu qui ne soit pas néant. »

Juin 1879

HEYDA

Il était déjà tard ; au dehors, dans la nuit,
De la mer en fureur on entendait le bruit.
La lune par moments, de sa pâle lumière,
Argentait les grands flots s'élevant en poussière
Ainsi qu'un mur géant d'étoiles parsemé,
Tenant dans sa grandeur l'horizon enfermé,
Puis soudain retombant dans la profondeur
sombre.

Du côté de la rive, on apercevait l'ombre
De sauvages rochers qui dominaient les eaux,
Paraissaient se jouer de la fureur des flots
Léchant leurs sombres flancs dans une étreinte
humide,
Pour retomber après, mugissants, dans le vide...
Un doux rayon de lune éclaira tout à coup
Leur crête menaçante ; et là, seule, debout,
Le corps un peu penché vers le profond abîme,
Se tenait Heyda, la fille d'Onésyme,
Le vieil esclave grec. — Déjà depuis trois jours,
Fugitive elle errait, en espérant toujours
De pouvoir déjouer la poursuite sévère

De ceux qu'elle fuyait, meurtriers de son père,
Féroces possesseurs d'esclaves malheureux.
Elle les haïssait, elle avait fui loin d'eux
Jusque sur ces rochers arides et sauvages
Où les grands flots brisaient leurs impuissantes
rages.

Pourrait-on la trouver dans ce lieu si désert ?
Heyda regardait le ciel sombre et couvert :
« Il m'oublie peut-être, et je suis seule au
monde, »

Disait-elle en pleurant. « Immensité profonde,
Dis-moi, ne vois-tu point ce qu'il fait loin de moi ?
Ceux qui me l'ont ravi m'ont-ils ôté sa foi ?
Devant les dieux je suis ta fiancée, Eudore !
Puis-je nourrir l'espoir de te revoir encore ? »
Soudain elle se tut. Gravissant le rocher,
Elle vit doucement des hommes s'approcher ;
Et de même qu'un loup en découvrant sa proie
Laisse éclater dans l'ombre une infernale joie,
Un long cri de triomphe au loin vint retentir.
Fière et calme, Heyda les regardait venir.

... « malheur sur toi, malheur, esclave fugitive !
Nous te ramènerons, insolente captive !
C'est assez que trois jours tu nous aies pu braver
Pour qu'enfin nous puissions venir te retrouver ».
Mais Heyda, penchée au-dessus de l'abîme :
« Eudore, sauve-moi ! je vais être victime

Des odieux tyrans qui s'approchent d'ici.
Oh ! ne me livre pas, Eudore, à leur merci !
Reviens et défends-moi où que tu puisses être !
Je ne dois ni ne veux retourner vers mon maître ;
Je l'entends s'approcher, sauve-moi de ses mains
Et qu'il ne puisse pas accomplir ses desseins ».
Mais comme des serpents rampant dans la nuit
sombre,

Heyda pouvait voir se rapprocher leur ombre :
« Si mon amant lui-même est sourd à mes accents,
Dieux bons, ayez pitié des pleurs que je
répands ! »

Et levant vers le ciel sa blanche main tremblante,
Elle invoquait les dieux de sa voix suppliante.
Mais soudain dominant l'immense bruit des flots,
Une divine voix laissa tomber ces mots :
« Heyda, ne crains rien ! vers toi se rend Eudore.
Il est tout près d'ici ; quelques instants encore
Et tu le reverras ! » – Un rayon lumineux
De la lune éclaira les grands flots écumeux,
Et dans ce rayon clair une pâle figure
Se dressa tout à coup ; et comme un sourd
murmure :

« Heyda, vois, c'est moi ! Je m'en viens te chercher
Personne de mes bras n'osera t'arracher !
Tu vois : jusqu'à la mort, je suis resté fidèle ! » -
« Eudore bien-aimé, je viens ! » murmura-t-elle.

Quand le jour apparut, tendrement enlacés,
On trouva deux corps par l'océan bercés.
Et maintenant, le soir, on peut entendre encore
Le vent redire aux rocs : « Eudore, Eudore,
Eudore... »

Automne 1878.

ADIEUX DE SOCRATE À PLATON

(Fragment.)

Adieu, j'entends la mort qui s'approche et
m'appelle ;
Mon âme est sur le seuil de l'immortalité ;
Encor quelques instants, et déployant son aile,
Elle découvrira ce qu'est l'éternité.

Elle découvrira ce qu'elle est elle-même,
Et faisant à la terre un solennel adieu
Humble et purifiée à cette heure suprême
Entre elle et le néant, elle trouvera Dieu.

ÉLOGE DE LAMARTINE

Poème en un prologue et VI chants

En vue d'un concours ouvert
par l'Académie française pour 1883.

« Son front est couronné de palmes et d'étoiles.
Son regard immortel que rien ne peut ternir,
Traversant tous les temps, soulevant tous les
voiles,

Réveille le Passé, plonge dans l'Avenir !
Du monde sous ses yeux les fastes se déroulent ;
Les siècles à ses pieds comme un torrent
s'écoulent.

À son gré descendant ou remontant leurs cours,
Elle sonne aux tombeaux l'heure, l'heure fatale,
Où sur sa lyre virginale
Chante au monde vieilli ce Jour, père des jours ! »

Alphonse de Lamartine
dans les *Méditations poétiques*,
La poésie sacrée – Dithyrambe.

« Toute âme a son secret qu'elle veut
révéler ».

Citation de Lamartine
au début du manuscrit,
écriture étrangère.

Prologue

J'étais seul. Je rêvais aux grandeurs de ce monde,
À ces hommes, flambeaux de notre obscurité,
Qui, sortis tout à coup de la houle profonde,
Sont montés au zénith de la célébrité.

Et je réfléchissais aux causes de leur gloire,
Et pourquoi quelques-uns recevaient un tel don,
Quand d'autres, hélas ! n'ont pas même d'histoire
Et passent sans beauté, sans fortune et sans nom.

Je disais : « Que faut-il à l'existence humaine
Pour repousser du pied la médiocrité,
Et suivre l'idéal qui l'appelle et l'emmène
Vers les sommets brillants d'éternelle clarté ? »

Puis avec un accent de douceur infinie,
J'entendis une voix qui tout bas me parlait :
« Viens ! je te montrerai la flamme du Génie
Dans son plus magnifique et sublime reflet ».

Et dérobé soudain aux réalités mornes,
Je m'en allais joyeux dans le ciel éclatant,
M'enivrant de clartés et d'espaces sans bornes,
Lorsque la voix me dit : « Regarde maintenant ! »

Chant I

Et sous le ciel d'azur d'une terre lointaine,
Je vis un homme jeune, à la face hautaine.
Il partait, rayonnant de force et de beauté
En laissant à Beyruth, leur seconde patrie,
Son épouse adorée et sa fille chérie
S'enivrer de soleil, de parfums, de clarté.
Je le vis à cheval, suivi de son escorte,

Du mystique Orient franchir l'étrange porte
Et passer comme un roi sous le ciel radieux ;
Et sitôt que sa troupe à l'horizon se montre,
Les sheiks quittent leur tente et vont à sa
rencontre :
L'Asie en sa splendeur se dévoile à ses yeux.

Sur les flancs du Liban où sa course l'entraîne,
Il rencontre une femme opulente, une reine,
Dont un destin bizarre a consacré le nom.
À les voir, lui tranquille, elle pâle, extatique,
On dirait un tableau du vieux livre biblique,
La reine de Saba près du roi Salomon.

Elle en eut tout l'éclat, la richesse, l'empire,
Cette femme qui fut la reine de Palmyre,
Qui, pour son charme étrange et sa rare beauté,
Sans répandre de sang, sans soldats et sans armes,
Dompta l'Arabe errant, le retint sous ses charmes
Et reçut de ses mains son droit de royauté.

– Je le vis à genoux, le front dans la poussière,
Faire monter au ciel une ardente prière,
Pleurer à Golgotha comme à Gethsémani,
Et saluant enfin cette heure désirée,
Il touchait de ses mains à la terre sacrée
D'où le salut parvint au monde condamné.
Puis sur l'onde profonde et sombre du Bosphore,
Sous ce jour lumineux dont le Sud se colore,
Dans un léger canot, il voguait mollement.
Mais peut-être, qui sait ! dans ces flots
d'harmonies,
Dans ces parfums, ces fleurs aux splendeurs
infinies,
Il entendait râler le colosse ottoman.

Puis sur le sol de Grèce au souvenir antique,
Comme prêtant l'oreille à quelque voix mystique,
Je le vis seul, assis, le vague dans les yeux.
Il semblait évoquer les époques lointaines,
Revivre le passé magnifique d'Athènes,
Sa gloire, sa beauté, son Olympe et ses dieux.

Au milieu des débris des vieilles colonnades,
Les marbres anciens, déesses et dryades,
Penchant sur lui leur front par le temps respecté,
Semblaient le regarder comme on regarde un
frère,
Et lui promettre après les splendeurs de la terre
L'éternelle splendeur de l'immortalité.

*** **

Je demeurai surpris : « Quoi, me dis-je en moi-
même,
Ce faste, ces grandeurs, cette richesse extrême,
Peuvent-ils assurer la gloire et le renom ? »
– Et j'entendis la voix qui me répondait : « Non ! »

Chant II

Mais hélas ! au milieu de cette féerie,
Dans ce luxe inouï, sous ce ciel radieux,
La mort vint enlacer l'enfant blonde et chérie
Et voilà pour jamais l'azur clair de ses yeux.
Elle ne revit pas le sol de sa patrie
Et son être miné par un mal odieux
Un jour elle tomba, rose à peine fleurie,
Sans que son père absent eût ses derniers adieux.

Penché sur le cercueil où dormait son idole,
Je le vis abîmé, sans larme, sans parole,
Pâle, l'âme blessée et les traits amaigris.

Parmi l'orbe fuyant des sphères éternelles
Ses yeux semblaient chercher dans les cieux
 assombris
L'ange auquel le trépas avait rendu ses ailes.

*** **

« Ah ! cet homme est donc grand, parce qu'il a
 souffert
Et qu'il a vu son cœur n'être plus qu'un désert,

Parce qu'il a pleuré ? » demandais-je en moi-même.

« Peut-être ! dit la voix, cette douleur extrême
Est-elle un échelon de sa célébrité,
Mais ce n'est point le mot de sa gloire suprême ».
Et vers un autre lieu je me sentis porté.

Chant III

Au fond d'une retraite austère,
Dans le silence de la nuit,
Je le retrouvai solitaire
Loin de la foule et loin du bruit.

Il fouille dans la lourde cendre
Où repose un passé hideux,
Et sur ce chaos fait descendre
Un rayon pur et lumineux.

Et dans l'horreur de ces jours sombres
Où se mêle un reflet sanglant,
Il ranime les grandes ombres
Des Girondins au cœur vaillant.
Il éclaire par sa parole
Ces moments qu'il n'a pas vécus,

Et met une étrange auréole
Aux fronts pâles de ces vaincus.

L'âme forte et vraiment française,
Nous les voyons, le regard haut,
Aux accents de la Marseillaise
Monter sans peur à l'échafaud.

Sur le feuillet blanc où s'épanche
Son cœur par la fougue emporté,
Clio, grave et pâle, se penche
Avec impartialité.

Si parfois en un style mâle
Il cherche dans un noble élan
À fuir vers la sphère idéale
Qu'elle interdit à son talent,

C'est que son âme ardente évoque
Un tableau plus doux et riant
Et jette sur la sombre époque
Les prismes clairs de l'Orient.

*** **

« Ainsi dans une prose émue et magnifique,

Mettre au front de l'histoire un nimbe poétique,
C'est donc le but suprême et cet homme
l'atteint ? »
– « Non ! le ciel lui réserve un plus noble destin ».

Chant IV

Alors j'ouïs le bruit d'un Océan qui roule
 Sous le fouet terrible des vents,
Et je vis s'agiter une innombrable foule
 Toute pareille aux flots mouvants.
Et les cœurs frémissaient d'une horrible colère,
 Pâmés en des transports ardents ;
Et dans les rangs pressés le tigre populaire
 S'éveillait en grinçant des dents.
Hommes, femmes, enfants... l'inférieure cohorte,
 Faites des bourses de Paris,
Se rassemblait soudain, irrésistible et forte,
 Remplissant l'air d'horrible cris.
Forçats, monstres, démons, meute folle et sans
 maître,
 Lâchée en un essor puissant,
Qui peut les retenir ? La Terreur va renaître
 Et la Seine rouler du sang

Ainsi qu'aux jours affreux d'une époque lointaine,
La plus sombre d'un grand passé ;
Un souffle de malheur, de vengeance et de haine
Chasse le peuple courroucé.
Le drapeau rouge flotte et jette sur les têtes
Un reflet sinistre et sanglant ;
Il ondule... on dirait qu'un souffle de tempêtes
Passe dans l'air étincelant.

Alors, sur les degrés d'un bâtiment de pierre
Où montait le flot dévorant,
Le front haut et serein et la démarche altière
Parut un homme pâle et grand.
Comme durant les jours de la splendeur romaine
On voyait le gladiateur
Descendre calme et grave au milieu de l'arène
Parmi les fauves en fureur,
Dans ce pressant danger montrant sa force d'âme
Et sa puissante volonté,
Il avançait sans trouble, et son regard de flamme
Rayonnait d'intrépidité.
D'un geste impérieux, il fit taire la foule,
Calma l'orage déchaîné,
Et sa parole ainsi qu'un fleuve qui s'écoule
Vibra sous l'espace étonné.

Ce fut une éloquence étrange et magnifique.
Ce fut un éblouissement
Où l'on vit se dresser la grande République,
Sereine en son blanc vêtement.
Et quand sa voix se tut vers le ciel emportée,
Abaissant ses regards altiers,
Il vit la multitude haletante et domptée...
Le tigre lui léchait les pieds.

*** **

« Voilà donc la grandeur de cet homme, me dis-je,
Un pouvoir d'éloquence allant jusqu'au prodige.
Cherchons à l'imiter, s'il n'est rien au-delà ! »
Mais la voix répondit : « Sa gloire n'est point là ».

Chant V

Et sous le demi-jour d'une forêt ombreuse,
Je vis contre un vieux tronc de lierre tapissé,
Dans une rêverie intense et douloureuse,
Un jeune homme adossé.

Parfois un rire amer venait plisser sa bouche.
Un sinistre rayon passait dans son œil noir
Où l'on voyait se peindre, indicible et
farouche,
Un profond désespoir.

Il eût voulu parler à toute la nature
Du suprême tourment que son être endurait,
Le dire au chemin vert, le dire à l'onde pure,
Le dire à la forêt.

Mais les mots indistincts expiraient sur sa
lèvre,
Aucun chant ne montait de son cœur désolé.
Il évoquait en vain dans sa pensée en fièvre
Son bonheur envolé.

Et l'on eût dit, hélas ! qu'une chaîne pesante
Jetait ses lourds anneaux sur ce cœur
assombri,
Et liait à jamais d'une étreinte puissante
L'essor de son esprit

Comme déjà le soir étendait sa grande ombre,
L'étranger jusqu'alors immobile et hagard
Prit un livre caché sous son vêtement sombre,
Et l'ouvrit au hasard.

Je le vis tressaillir, et sur la même page
Ses regards bien longtemps restèrent arrêtés,
Et je vis par degrés luire sur son visage
De nouvelles clartés.

Dans son œil rayonnait une plus douce
flamme,
Et dans ces chants mêlés d'espérance et de
pleurs,
Il croyait retrouver les accents de son âme,
Et ses propres douleurs.

Bientôt avec ardeur, le front plein de lumière,
Dans un enthousiasme étrange il récita
Ces vers grands à jamais que la nature entière
En silence écouta :

*Ainsi toujours poussé vers de nouveaux
rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des
âges
Jeter l'ancre un seul jour ?...*

*Un soir, t'en souviens-t-il ? nous voguions en
silence ;*

*On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les
cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en
cadence
Tes flots harmonieux...*

*Temps jaloux ! se peut-il que ces moments
d'ivresse
Où la vie à longs flots nous verse le bonheur
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?...*

*Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous
engloutissez ?
Dites, que faites-vous des extases sublimes
Que vous nous ravissez ?*

*Ô Lac, rochers muets, grottes, forêt obscure,
Vous que le temps épargne ou qu'il peut
rajeunir,
Gardez de ce beau jour, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !*

*Alors que s'achevait la musique divine,
Un éclair flamboyant traversa mes esprits,*

Et j'y vis rayonner ton nom, ô Lamartine,
Ton titre de grandeur : Poète... et je compris.

Chant VI et dernier

Ô toi dont tous les chants furent le chant du
 cygne,
Océan d'harmonie au vague et doux attrait,
Front pur qui du génie avait reçu le signe,
Où prenais-tu les vers que ton luth soupirait ?

Dans l'azur inconnu des vastes étendues
Où l'espace se fond dans un miroitement,
Où l'on voit rayonner les sphères suspendues
Comme des lampes d'or au sombre firmament,

Ton âme, libre oiseau déployant ses deux ailes,
Avait-elle, suivant son vol audacieux,
Dérobé les accents des hymnes éternelles
Que les astres lointains clament au fond des
 cieux ?

Ou dans ta rêverie indicible et mystique,
Dans les bois, sur les monts pleins d'un charme
 enivrant,
Est-ce au rythme lointain d'un chant ossianique
Que ton cœur demandait le moyen d'être grand ?

Tes vers harmonieux, tes strophes cadencées
S'égrènent sur ta lyre en un parfait accord ;
Les mots nobles et doux reflètent les pensées
Comme des grains de nacre où serpente un fil
 d'or.

C'est ton cœur que l'on trouve, ô Maître, à chaque
 page
De ton œuvre où chacun avec un tendre émoi
Dans quelques vers aimés croit trouver son
 image,
Et murmure tout bas ; « Oui, c'est pour moi !
 c'est moi ! »

Tu quittes les chemins explorés du Parnasse.
Il te faut l'infini, l'espace, l'inconnu,
Et ton pied orgueilleux ne veut marquer sa trace
Qu'au chemin où nul homme avant toi n'est venu.

Le Lac, le Crucifix, l'Isolement, l'Automne,
Diamants enchâssés dans un flot de cristal,
Joyaux de ton écrin, fleurons de ta couronne,
Degrés d'où notre cœur plonge dans l'Idéal.

Pour toi, la POÉSIE est le langage unique
Qui doit un jour régner sur l'univers entier.
Tu l'as dit : l'oraison doit s'unir au cantique,
C'est dans un chant du cœur que l'homme doit
prier.

C'est l'échelon suprême où monte le génie,
C'est l'essence des arts et leur reflet divin.
Sans elle, sans son charme et sans son harmonie,
Les chercheurs d'Idéal travailleraient en vain.

Ils auraient les outils, ils auraient la matière,
Mais ils n'auraient jamais le céleste rayon
Qui fait vivre un chef-d'œuvre et saisit l'âme
entière,
Et la fait tressaillir de sainte émotion.

Aussi lorsque s'élève un homme, ô Lamartine,
Auquel ainsi qu'à toi le ciel fut révélé,
Il conserve un reflet de la gloire divine :
Du Paradis perdu son cœur garde la clé !

Et si comme nous tous il faut qu'il passe et
meure,
S'il doit suivre les lois que suit l'humanité,
Il laisse sur sa tombe une œuvre qui demeure
Et le garde vivant à la Postérité.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en août 2015.

— **Élaboration :**

Ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique : Isabelle, Françoise.

— **Sources :**

Sources des textes de ce livre numérique : archives familiales Alice de Chambrier. Notamment : *Éloge de Lamartine* : manuscrit. s.d. ; *La Traversée* : manuscrit sur un cahier noir, p. 110 ss., 2 septembre 1881, Bevaix ; *L'Amazone (Wanda)* : manuscrit, s.d. ; *Épisode (sous la Terreur)* : manuscrit sur un cahier vert, p. 130 ss., été 1879 ; *La Nuit du Désert : Soir au désert (prologue)* : manuscrit, juin 1879, *Chants I à V* : manuscrit sur un cahier noir, p. 18 ss., de juin 1879 à avril 1880 ; *L'Abandonné* : manuscrit sur un cahier noir,

p. 115 ss., 19 février 1881, Bevaix ; *Heyda (légende)* : manuscrit sur un cahier vert, p. 83 ss., automne 1878. Il existe une excellente édition papier de certaines des œuvres d'Alice de Chambrier que nous recommandons au lecteur intéressé à mieux la découvrir : *Légendes et récits (textes en prose et en vers)*, Genève, Slatkine, 1990. La photo de première page, *Léman et Grammont*, a été prise par Sylvie Savary. Le portrait d'Alice de Chambrier est tiré de Wikimedia : anonyme, c. 1882 (Bibliothèque publique et universitaire, Neuchâtel).

— **Dispositions** :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et

l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.chineancienne.fr>

<http://djelibeibi.unex.es/libros>

<http://livres.gloubik.info/>,

<http://eforge.eu/ebooks-gratuits>

<http://www.rousseauonline.ch/>,

[Mobile Read Roger 64](#),

<http://fr.wikisource.org/>

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

http://www.gutenberg.org/wiki/FR_Principal.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>